

LE JOUR, 1946
17 SEPTEMBRE 1946

L'AUTOMNE DES IDEES

Organiser ce monde comme une fin en soi ou le concevoir en vue d'une éternité merveilleuse. Croire, au-dessus de l'humanité, à une puissance créatrice ou la nier. Considérer la vie comme la pauvre et stupide histoire de chacun ou comme l'épreuve à quoi est subordonnée, par une justice éternelle, une résurrection : telle est par-dessus les drames de ce temps l'alternative, qui fait les doctrines.

Ce qui se construit politiquement à Londres, à Paris, à Washington, à Moscou, dans toutes les capitales s'inspire directement ou indirectement d'une affirmation ou d'une négation engageant la plénitude de la responsabilité. Mais qu'est-ce qu'une responsabilité qui n'aurait de sanction que devant la postérité des hommes ?

L'oubli couvre tout et fait un mystère du plus proche passé ; mais la souffrance humaine est un fait croissant. Dans la mesure où physiquement elle diminue, moralement elle augmente.

Ce qui est épargné à notre chair, c'est notre âme qui le retrouve. La douleur a monté dans l'âme dans la mesure où la science l'a évitée au corps. C'est notre conscience qui s'empare de nos nouvelles douleurs et qui les cultive et leur floraison prend des formes inconnues.

Au fond, sans doute, le vieil équilibre demeure. L'épreuve reste ce qu'elle fut : incompréhensible sans la chute et vaste comme le destin.

Que les doctrines l'acceptent ou qu'elles la rejettent, elle est là : il faut encore, comme on se nourrit et comme on se livre au sommeil, connaître les formes innombrables de la désillusion, de l'inquiétude, de l'angoisse, de la misère, de la souffrance.

A tout cela, les uns opposent un lumineux acte de foi, un épanouissement de la charité, un ennoblissement par la douleur. Les autres par la violence de l'esprit et par les moyens matériels prétendent apporter le seul correctif de la force organisée.

Il faut choisir entre la fraternité par l'amour et la fraternité par la mort.

Il n'y a pas de raison qu'à Beyrouth, à Damas, au Caire et dans leur orbe, on ne médite pas aussi sur ces choses ; que sur nos journaux elles ne soient pas proposées à tous ceux qui lisent et qui pensent.

Car, d'avoir la vie supportable où insupportable, de connaître les consolations de l'esprit ou de leur substituer lamentablement des remèdes de pharmacopée, dépend de ce que nous ferons.

Il n'est pas de politique de quelque envergure qui ne s'édifie sur une morale ; il n'est pas de législation qui puisse durer sans avoir pour fin une élévation du caractère, un accroissement de la dignité humaine.

Les hommes de ce siècle, différents en cela, de leurs pères, sont acculés à prendre parti ; ils ne sont plus seulement des pions sur un échiquier. Le roseau s'est mis à penser tellement qu'il dépend de chacun aujourd'hui d'entretenir ou d'éteindre une flamme.

Tous les Libanais, (et quelques autres) porteurs d'un quelconque diplôme, s'ils ne l'ont pas volé, doivent se passionner pour un tel débat.